

shifted the profits of wheat production to the manufacturers of central Canada. The two men, as advisors to the provincial government, played a central role in defending the interests of the province in the continuing debate over federal-provincial relations. It was a more creative version of the “Wisconsin Idea” than Murray had envisaged. For two decades after Rowell-Sirois, their version of the “National Policy” shaped Canadian constitutional development. Small wonder that their students had a sense of being present at the creation.

The success was short-lived. Within the department there were worthy successors — Ken Buckley and Ed Safarian, and Norman Ward in political science, were also loyal to the university and to the province — but times were changing. University expansion was no doubt a factor, but more important were the new demands made on economists. After Rowell-Sirois, the emphasis had been on economic stability and equity. By the 1960s, however, the focus was on job creation and economic growth. With this new approach the trump cards were held by the provinces with natural resources that had not yet been exploited. The arguments of Britnell and Fowke no longer shaped federal-provincial relations.

These were no ordinary academics, as Spafford says. It would have been easier to understand why if the author had not focused narrowly on the department and had shown also how the department had served the region in what were no ordinary times.

H. Blair Neatby
Carleton University

Alessandro Stella — *Histoires d’esclaves dans la Péninsule Ibérique*, Paris, Éditions de l’École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2000, 215 p.

Malgré l’intérêt croissant qu’il suscite — notamment en Espagne — l’esclavage dans la Péninsule Ibérique à l’époque moderne est encore mal connu. Et les ouvrages en français qui lui sont consacrés sont rares comme le prouve la bibliographie présentée à la fin de l’ouvrage. À l’occasion, celle-ci révèle fidèlement l’état de déséquilibre de la recherche entre les deux pays objets de l’étude. Alessandro Stella comble cette lacune en rendant accessible aux lecteurs francophones un grand nombre des problématiques qui caractérisent l’esclavage péninsulaire du XVI^e au XIX^e siècle. Les sources, principalement des dossiers de mariage, des procès-verbaux, des testaments, permettent d’approcher des individus des deux sexes, esclaves et affranchis, « agissant comme des sujets » souligne l’auteur dès l’introduction. Une perspective différente de celle qu’imprime les registres paroissiaux, les actes de vente et d’affranchissement où l’esclave est « l’objet d’une intervention extérieure » (p. 9–10). Stella a désiré « faire un livre non seulement utilisable par les historiens, mais également lisible par un public plus large » (p. 13–14). Il y est parvenu, en adoptant « le style du récit pour rendre compte par des histoires de vie de la complexité historique de l’esclavage » (p. 14). Peu de chiffres mais ceux utilisés sont essentiels pour circonscrire l’ampleur du phénomène, encore trop souvent sous-estimé. Stella évalue entre 700 000 et 800 000 le nombre d’Africains importés dans la Péninsule entre 1450 et

1750 (p. 65). À la traite africaine s'ajoute celle « méditerranéenne de Barbaresques, Turcs et autres Maures [qui] représenterait 300 000 à 400 000 captifs [...]». Plus tous les esclaves nés sur le sol ibérique. Au total, le chiffre de 2 millions d'esclaves ayant vécu dans la péninsule ibérique et ses appendices péninsulaires à l'époque moderne paraît tout à fait plausible » (p. 79). Autres points importants, spécifiques à la Péninsule : une domination numérique des femmes (poids de l'esclavage domestique) et une forte proportion d'enfants parmi les individus importés.

Chaque situation, utilisée pour illustrer les chapitres (Esclave, Devenir esclave, Un instrument doté de voix, Être exclu, s'intégrer, Liens affectifs, Chemins de Libération et Métissages), annonce les problématiques à venir ou enrichit celles déjà abordées. Certaines s'imposent rapidement comme de véritables fils directeurs de l'analyse et de la lecture. Ainsi, les premières lignes d'Esclaves nous présentent une affranchie de 16 ans, poursuivant en justice son amoureux blanc qui a rompu sa promesse de mariage et disparu avant la célébration des noces, refusant d'épouser une femme avec une telle « tache », autrement dit le stigmate de l'esclavage. Un argument qui brise bien des espoirs d'alliances mixtes tout au long de l'ouvrage, « les unions métisses légitimées étaient le fait d'une minorité » (p. 175). Mais il peut également s'agir de cette construction idéologique typiquement ibérique qu'est la notion de « pureté de sang », d'abord appliquée aux juifs convertis puis, par la suite, à tous « païens » venus volontairement ou non au christianisme. « La condition d'esclave et la prétendue impureté de sang se mêlaient inextricablement dans l'Espagne de l'époque moderne », souligne l'auteur (p. 19). Il montre que cette question, récurrente tout au long de l'ouvrage, permet d'« inférioriser par des races ou par des classes » (chap. 4, p. 111) et affecte les nouveaux arrivants comme leurs descendants métissés ou non. Ce cas projette également sur le devant de la scène une autre problématique récurrente : « La compréhension et l'utilisation de lois et procédures pouvant leur être favorable était une constante chez les esclaves » (p. 20). De multiples exemples cassent ainsi l'image d'individus soumis à la volonté et à l'arbitraire du maître ou de la société dominante. Finalement l'esclave n'est pas totalement sans droits. Il n'est pas uniquement un outil de production, une manifestation d'ostentation, ou un objet sexuel, « on ne voulait pas d'une Noire comme femme légitime, mais comme amante » (p. 182). L'esclave peut être maltraité, physiquement et symboliquement, mais une parcelle d'humanité au moins lui est concédée. Et il sait en user pour recomposer son identité, individuelle ou de groupe. Cette dernière, les noirs, quelquefois les mulâtres, l'affirment aussi par leur appartenance aux confréries religieuses qui leur sont réservées (p. 56, 122–127, 169), institutions qui voient très tôt le jour dans la Péninsule et caractérisent les systèmes esclavagistes ibériques en Amérique. Selon les époques, les traites, saharienne, méditerranéenne puis atlantique, drainent vers la Péninsule des peuples d'horizons lointains et des plus variés (chap. 2). Ici se dessine la toile de fond de l'ouvrage : les métissages. Ce chapitre introduit aussi une problématique transversale aux chapitres : outre le déracinement initial, les tribulations continentales ou transcontinentales, les déracinements répétés que connaissent de nombreux esclaves, en changeant de maîtres, de pays, de langue, et de continent. Stabilité et affranchissement sont souvent synonymes. Qu'il s'agisse des modalités ambiguës de l'affranchissement, puis

des difficultés à s'insérer, — c'est « aux marges, ou plutôt dans les interstices de la structure socio-économique que les affranchis pouvaient se frayer une petite place » (p. 161) —, du processus de marginalisation, de ségrégation et racialisation, de la difficulté à se marier et à fonder une famille, autrement dit de « sceller une certaine égalité avec le reste du corps social » (p. 139), des réseaux de sociabilité, d'amitié et de solidarité (p. 147), les exemples utilisés par Stella illustrent la complexité des situations individuelles et définissent parfaitement les relations esclavagistes dans les deux métropoles.

Stella nous présente une riche palette de sentiments et d'attitudes de tous les acteurs en présence mettant en évidence que « le statut d'esclave, comme tout autre statut social, est d'abord une construction relationnelle avant d'être codifié » (p. 30). Il démontre aussi que les structures sociales et les lois écrites ou coutumières qui les soutiennent, croisent les cultures locales, les intérêts matériels, les idéologies de l'époque d'une part, et les relations entre individus d'autre part. Il en résulte une complexité de rapports de dépendance personnelle appelée esclavage, et des figures irréductibles à une condition uniforme (p. 28).

C'est pourquoi on rencontre des parcours individuels dramatiques et de belles « histoires » qui finissent bien. Mais, Stella ne cherche pas à faire oublier la violence des relations esclavagistes. Il en explore les aspects polymorphes y compris le maintien des liens de dominations et d'infériorisation dont les affranchis et les métis, malgré leurs désirs et tentatives d'insertion, sont le symbole. On voit progressivement prendre forme une communauté organisée à côté de celle des blancs. Entre les deux l'imperméabilité n'est pas totale mais les individus reconnus dans l'une et l'autre ne constituent qu'une minorité.

Sur bien des points les analyses et la plupart des conclusions de Stella recourent les nôtres concernant le Portugal esclavagiste entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Une remarque cependant sur l'explication donnée (p. 39) à l'expression portugaise « esclave captif » qui s'explique, selon nous, par l'usage corrélatif « d'esclave affranchi », marquant la toujours possible révocation légale de l'affranchissement, sous prétexte « d'ingratitude ». Un regret enfin qui tient au titre. Malgré de nombreux points de proximité, malgré une indéniable perméabilité des deux systèmes, il existe des différences dont l'ouvrage ne rend pas compte puisqu'il repose essentiellement sur une documentation et des situations espagnoles. Ainsi, au XV^e siècle les esclaves de la Méditerranée orientale sont presque absents du Portugal. Au XVI^e encore, les Mines et les Galères espagnoles servent d'ergastules pour les esclaves portugais récalcitrants, invendables par ailleurs. Au XVII^e les esclaves Maures ont considérablement diminué. Enfin, le sort de nombreuses confréries noires portugaises dépend directement du pouvoir royal qui leur est longtemps favorable et accorde à certaines d'entre elles des privilèges permettant de libérer les esclaves maltraités. Elles s'éteignent progressivement mais, à Lisbonne, deux d'entre elles passent le cap des années 1850. Ces quelques remarques n'enlèvent rien cependant à la qualité de ce livre dont nous recommandons sans restriction la lecture.

Didier Lahon
École des Hautes Études en Sciences Sociales